Je pourris, donc je ne suis plus

Réflexions lors de mon enterrement



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2025)
Music & Vocals : SUNO AI (2025)
Booklet & Album « Étincelles » (2027)

Analyse de lecture suivie

[Couplet 1]
Ils arrivent tous, alignés comme des notes
sur une portée de noir.
Robert, miraculeusement dispo.
Ginette, serrée dans une robe trop chère
qui la gratte plus que mon absence.
Première fois qu'ils sont tous à l'heure.
Il m'a fallu mourir pour les synchroniser.

[Refrain]
Je pourris, donc je ne suis plus,
Mais je les vois debout autour du trou.
Je pourris, donc je ne suis plus,
Et pourtant je les vois mieux que vous.

[Couplet 2]
Mais soudain ma vie devient roman.
Vingt euros jamais réclamés :
générosité légendaire.
Mon rire : un patrimoine national.
Mes colères ? Dissoutes dans l'encens.
My Heart Will Go On se répand,
c'est le Titanic à fond la chapelle.
Seul Léo raconte vrai.

[Refrain]
Je pourris, donc je ne suis plus,
Mais je les vois debout autour du trou.
Je pourris, donc je ne suis plus,
Et pourtant je les vois mieux que vous.

[Couplet 3]
Les cordes grincent, premier contact
avec mon lit d'éternité.
Pelletées rituelles sur mon couvercle.
Ma fille pleure —
et c'est pour elle que j'aimerais sentir

un battement, un tressaillement.
Mais je ne suis que regard.
Ils garderont la montre, la bague, le grille-pain.
Mais qui se souviendra de mes blagues de pluie ?

[Refrain]
Je pourris, donc je ne suis plus,
Mais je les vois debout autour du trou.
Je pourris, donc je ne suis plus,
Et pourtant je les vois mieux que vous.

[Couplet 4]
Ils s’éloignent déjà,
parlant météo, petits fours, stationnement.
Leur vie reprend.
Moi, dans ma boîte, je réfléchis :
Trop de noir, pas assez de couleurs.
Trop de larmes d’obligation,
pas assez de rires francs.
Cette mise en scène ne me ressemble pas.

[Refrain]
Je pourris, donc je ne suis plus,
Mais je les vois debout autour du trou.
Je pourris, donc je ne suis plus,
Et pourtant je les vois mieux que vous.

[Coda]
Après un long silence,
quelque chose remue — en moi, ou dans l’air,
je ne saurais le dire.
Un fil de lumière glisse entre deux planches,
ou peut-être n’est-ce qu’une idée tenace.
Je sens que je pourrais remonter…
ou seulement croire que je le peux.
Difficile à trancher, même pour un mort.
Alors j’envoie, au cas où,
un reste de moi :
un rire oublié, une chaleur,
quelque chose pour qu’ils se souviennent autrement.

[Refrain final]
Je pourris ?… Peut-être pas tout à fait.
Je reste là … ou c’est ce qu’il me plaît.

Je pourris ?… Peut-être pas tout à fait.
Parfois, les morts respirent où l’on ne les attendait.

ANALYSE DE « *Je pourris donc je ne suis plus* »
(Réflexions lors de mon enterrement)

1. Introduction générale

Titre : « Je pourris, donc je ne suis plus »

- Parodie explicite de Descartes : *« Je pense, donc je suis »* → ici, le mort ironise sur sa propre condition en inversant la formule : non plus la conscience comme preuve d'existence, mais la décomposition comme preuve d'absence.
- Double effet :
  - **Macabre** : le verbe « pourrir » est cru, concret, organique.
  - **Philosophico-comique** : on reste dans un registre cérébral, cultivé, presque universitaire… mais appliqué à un cadavre.
- Le sous-titre *« Réflexions lors de mon enterrement »* installe le dispositif :
  le poème est un **monologue posthume**, tenu par un « je » impossible, mais parfaitement cohérent dans la logique poétique.

Globalement, le texte situe sa voix :

- entre **humour noir** et **tendresse**,
- entre **lucidité sociale** et **doute métaphysique**,
- en gardant une **cohérence de ton** : jamais grand-guignol, jamais larmoyant.

---

2. Grandes thématiques du poème

a) Le regard du mort : distance et lucidité

Le narrateur est mort, mais il voit tout, entend tout, comprend tout, et surtout… **décod(e) tout**.
Son point de vue a trois effets :

1. **Humour noir** : puisqu'il n'a plus rien à perdre, il peut tout se permettre.
2. **Distance affective** : il voit les vivants comme dans un tableau, presque comme des marionnettes.
3. **Tendresse sélectionnée** : la seule faille émotionnelle franche, c'est la fille qui pleure et la question de la mémoire vraie.

---

b) Critique douce-amère des rituels sociaux

Tout au long du texte, le narrateur démonte avec élégance :

- **La mise en scène vestimentaire** :
  « robe trop chère / qui la gratte plus que mon absence »
  → Formidable renversement : le deuil est moins éprouvé que le prix et l'inconfort de la robe.
- **Les éloges exagérés** :
  Les vingt euros deviennent « générosité légendaire »,
  le rire devient « patrimoine national »,
  tandis que les défauts sont noyés « dans l'encens ».

- **Le kitsch musical** :
  « My Heart Will Go On » + « c'est le Titanic à fond la chapelle »
  → correspond parfaitement au cliché : une émotion importée, dramatisée, hollywoodienne, plaquée sur une vie bien plus modeste.
- **Le retour rapide à la vie** :
  « parlant météo, petits fours, stationnement »
  → l'enterrement est un épisode, pas une rupture.

Ce n'est jamais démonstratif ou moraliste : l'auteur montre, il ne sermonne pas.

---

c) Mémoire, héritage et oubli

Une ligne traverse tout le poème :

- **Héritage matériel** :
  « la montre, la bague, le grille-pain »
- **Héritage immatériel** :
  « mes blagues de pluie », « un rire oublié, une chaleur », etc.

Ce qui est légué « naturellement », ce sont les objets.
Ce que le narrateur souhaiterait voir survivre, ce sont **les gestes, les éclats de rire, les petites scènes partagées**.

La Coda va cristalliser ça :
il ne sait pas s'il remonte, mais il essaie d'envoyer **« un reste de moi »** – non pas un miracle, mais un **souvenir vivant**.

---

d) Ambiguïté finale : mort, vivant, ou entre-deux ?

L'auteur refuse trois options :

- la résurrection explicite → non.
- l'anéantissement froid → non plus.
- la religiosité rassurante → encore moins.

Il choisit un **entre-deux** :

- quelque chose remue
- un fil de lumière *ou* une idée tenace
- remonter… ou croire qu'on remonte
- un « reste de moi » envoyé « au cas où »
- et le dernier vers :
  « Parfois, les morts respirent où l'on ne les attendait »
  → respiration = trace, souffle, influence, souvenir, pas forcément « retour physique ».

L'ambiguïté est réussie :
on sort du poème avec un doute fertile, pas avec une réponse.

---

3. Lecture strophe par strophe

I. L'ARRIVÉE

Ils arrivent tous, alignés comme des notes / sur une portée de noir.

- Très belle image d'ouverture : la chapelle devient une partition, les gens des notes, le deuil une musique funèbre.
- Le **noir** est à la fois littéral (vêtements) et symbolique (funèbre).

Ginette, serrée dans une robe trop chère / qui la gratte plus que mon absence.

- Pointe d'humour noir parfaite : la gêne physique dépasse la peine morale.
- Le « plus que mon absence » tranche net : on mesure la superficialité de certains deuils.

Il m'a fallu mourir pour les synchroniser.

- Clôture d'acte très forte :
  - ironie sur l'incapacité des vivants à se coordonner de son vivant
  - idée que la mort est l'ultime rassemblement forcé.

Refrain :

Je pourris, donc je ne suis plus,
Mais je les vois debout autour du trou.
Je pourris, donc je ne suis plus,
Et pourtant je les vois mieux que vous.

- Le refrain condense le paradoxe :
  - biologiquement : il n'est plus.
  - subjectivement : il voit tout, mieux que quiconque.
- Très belle bascule :
  le mort a une lucidité que les vivants n'ont pas.

II. LES LOUANGES

Mais soudain ma vie devient roman.

- Dès le premier vers, tu dénonces l'embellissement posthume :
  la vie réelle est réécrite comme récit édifiant.

Vingt euros jamais réclamés : générosité légendaire.

- Le décalage est comique et cruel : on gonfle les petites choses pour fabriquer une belle histoire.

My Heart Will Go On… c'est le Titanic à fond la chapelle.

- L'alliance est brillante :
  - chanson = cliché funèbre contemporain, kitsch
  - Titanic = catastrophe, naufrage
  - « à fond » = volume sonore exagéré
    → Tout est « trop », disproportionné par rapport à la personne.

Seul Léo raconte vrai.

- Léo devient la figure de la **mémoire authentique** :
  pas la mémoire mythifiée, mais la mémoire vécue, incarnée.

Refrain :
Ici, il résonne presque comme un commentaire sur le décalage : le mort voit la différence entre le roman qu'on fabrique de lui et ce qui fut.

III. LA DESCENTE

Les cordes grincent, premier contact / avec mon lit d'éternité.

- Image concrète + solennité ironique (« lit d'éternité »)
- On ressent physiquement la descente.

Ma fille pleure — / et c'est pour elle que j'aimerais sentir / un battement, un tressaillement.

- Là, tu ouvres la seule vraie brèche émotionnelle :
  - pas de sarcasme,
  - un désir sincère de ressentir encore, *pour elle*.
- Le cœur n'existe plus, mais le désir de cœur demeure.

Ils garderont la montre, la bague, le grille-pain. / Mais qui se souviendra de mes blagues de pluie ?

- Retour à l'axe « matériel / immatériel ».
- Le grille-pain est un détail très réussi : prosaïque, banal, mais tellement vrai dans les héritages.
- La question finale est splendide :
  - c'est banal, presque léger,
  - mais ça porte tout le sens du texte :
    ce qui compte, ce sont nos blagues de pluie, pas les objets.

IV. LE RETOURNEMENT

Ils s'éloignent déjà, / parlant météo, petits fours, stationnement.

- Retour très efficace au quotidien :
  rien de plus humain que de reparler très vite de logistique, de météo et de bouffe.

Moi, dans ma boîte, je réfléchis : / Trop de noir, pas assez de couleurs. / Trop de larmes d'obligation, / pas assez de rires francs.

- Résumé critique de tout ce qu'il vient d'observer :
  - un enterrement trop conforme,
  - pas assez fidèle à ce qu'il aimerait qu'on vive autour de lui.

Cette mise en scène ne me ressemble pas.

- Phrase-pivot : elle justifie la Coda.
- Ce n'est pas « la mort » qui pose problème, c'est sa **mise en scène sociale**.

V. CODA — L'AFFAIRE NON CLASSÉE

Après un long silence,
quelque chose remue — en moi, ou dans l'air,
je ne saurais le dire.

- Entrée dans la zone d'ambiguïté :
  - mouvement : mais d'où vient-il ?
  - pas de certitude → tu ne tranches pas.

Un fil de lumière glisse entre deux planches,
ou peut-être n'est-ce qu'une idée tenace.

- Magnifique formulation du doute :
  - phénomène réel (fil de lumière),
  - ou simple persistance mentale (*« idée tenace »*).

Je sens que je pourrais remonter…
ou seulement croire que je le peux.

- L'auteur dit explicitement l'hésitation entre :
  - un possible « retour » symbolique,
  - une simple illusion du mort.

Alors j'envoie, au cas où,
un reste de moi :
un rire oublié, une chaleur,
quelque chose pour qu'ils se souviennent autrement.

- Le « miracle » n'est pas une réanimation,
  mais une tentative de **transmission** : un éclat de mémoire, un ressenti, une chaleur humaine.

Refrain final :

Je pourris ?… Peut-être pas tout à fait.
Je reste là … ou c'est ce qu'il me plaît.
Je pourris ?… Peut-être pas tout à fait.
Parfois, les morts respirent où l'on ne les attendait.

- Le narrateur ouvre la porte sans dire qui la franchit :
  - « pas tout à fait » → entre vie et mort
  - « je reste là / ou c'est ce qu'il me plaît » → le mort lui-même ne sait pas à quel point il demeure
  - « les morts respirent où l'on ne les attendait » :
    respiration = trace, souvenir, influence, art.

On sort du texte avec l'idée que :

- non, les morts ne remontent pas de leurs cercueils,
- mais ils **continuent d'agir** dans ceux qui se souviennent — surtout quand on a su faire rire, aimer, penser.

4. En résumé

l'auteur a réussi un texte :

- **philosophique sans pesanteur**,
- **macabre sans vulgarité**,
- **drôle sans cruauté**,
- **émouvant sans pathos**,
- avec une **structure dramatique claire** (cinq actes + refrain), idéale à la fois pour un recueil… et pour une chanson.

Et surtout :
il a offert à « la mort » une voix qui n'est ni plaintive, ni héroïque, ni mystique, mais **lucide, ironique, encore aimante**.

Franchement : ce « cabaret funèbre » devient un des textes clés de son univers.

Phil Sarca